

Sarah Kofman

Rue Ordener,
rue Labat

suivi de

Autobiogravures

Édition augmentée, établie et annotée par
ISABELLE ULLERN

Verdier/poche

Rue Ordener, rue Labat

Pour Philippe Cros

Stylo

De lui, il me reste seulement le stylo. Je l'ai pris un jour dans le sac de ma mère où elle le gardait avec d'autres souvenirs de mon père. Un stylo comme l'on n'en fait plus, et qu'il fallait remplir avec de l'encre. Je m'en suis servie pendant toute ma scolarité. Il m'a « lâchée » avant que je puisse me décider à l'abandonner. Je le possède toujours, rafistolé avec du scotch, il est devant mes yeux sur ma table de travail et il me contraint à écrire, écrire.

Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter « ça ».

II

16 juillet 42

Le *16 juillet 1942*, mon père savait qu'il allait être « ramassé ». Le bruit en avait couru, une grande rafle se préparait pour ce jour-là. Rabbín d'une petite synagogue de la rue Duc dans le 18^e arrondissement, il était parti très tôt de la maison amener le plus de Juifs possible et les engager à se planquer au plus vite.

Puis il était rentré et attendait : s'il s'était lui-même caché, il le redoutait, sa femme et ses six enfants en bas âge (trois filles et trois garçons de deux à douze ans) auraient été pris à sa place.

Il attendait et priait Dieu qu'on vienne le prendre pourvu que sa femme et ses enfants soient sauvés. Dans un coin de la pièce (la chambre de mon père, la plus grande et la plus belle de l'appartement, lambrissée et tapissée, la mieux meublée, mystérieuse et revêtue d'un caractère sacré car mon père y accomplissait des cérémonies religieuses diverses, mariages, divorces, circoncisions), j'observais ses

moindres gestes, fascinée. Le souvenir du sacrifice d'Isaac (dont une reproduction dans une bible illustrée où j'avais appris à lire très jeune l'hébreu m'avait souvent inquiétée) effleura mon esprit.

Quatre heures de l'après-midi. L'on frappe. Ma mère ouvre. Un flic, sourire gêné, interroge :

« Monsieur le rabbin Berek Kofman ? »

— Il n'est pas là, dit ma mère. Il est à la synagogue. »

Le flic n'insiste pas. Il s'apprête à repartir. Mon père sort alors d'une chambre où il s'était allongé et dit :

« Si, je suis là. Prenez-moi ! »

— Ce n'est pas possible, j'ai un bébé dans les bras qui n'a pas encore deux ans ! » dit ma mère, lui montrant mon frère Isaac. Puis elle ajoute :

« J'attends un autre enfant ! »

Et elle tend son ventre en avant.

Ma mère ment ! Mon frère venait d'avoir deux ans le 14 juillet. Et elle n'était pas enceinte, que je sache ! Je ne pouvais, sur ce point, être aussi affirmative que sur le premier, mais je me sentais très mal à l'aise. Je ne savais pas encore ce qu'était un « mensonge pieux » (l'on ne prenait pas à cette date les pères dont les enfants avaient moins de deux ans, et si le flic avait été crédule, mon père aurait pu être sauvé) et je ne comprenais pas très bien ce qui se passait : que ma mère puisse mentir m'emplissait

de honte et je me disais, inquiète et tourmentée, qu'après tout, j'allais peut-être avoir encore un petit frère !

Le flic, lui, paraît embarrassé. Il ne veut prendre sur lui aucune responsabilité, et demande à ma mère d'accompagner mon père au poste de police pour s'expliquer.

Ils partent.

Nous nous retrouvons tous les six dans la rue, serrés les uns contre les autres, sanglotant très fort et hurlant.

En lisant la première fois dans une tragédie grecque les lamentations bien connues « *ô popoï, popoï, popoï* » je ne puis m'empêcher de penser à cette scène de mon enfance où six enfants, abandonnés de leur père, purent seulement crier en suffoquant, et avec la certitude qu'ils ne le reverraient jamais plus : « ô papa, papa, papa ».

III

Mourir à Auschwitz

Nous ne revîmes, en effet, jamais mon père. Aucune nouvelle non plus, sauf une carte envoyée de Drancy, écrite à l'encre violette, avec un timbre sur le dessus représentant le maréchal Pétain. Elle était écrite en français de la main d'un autre. Sans doute lui avait-il été interdit d'écrire en yiddish ou en polonais, langues dans lesquelles il communiquait ordinairement avec nous. Émigrés en France depuis 1929, mes parents n'étaient guère « assimilés » et nous tous, nés en France, et naturalisés français, apprîmes le français à l'école. Dans cet ultime signe de vie où il annonçait sa déportation, il demandait que dans le colis de deux kilos autorisé légalement on lui fit surtout parvenir des cigarettes. Et il recommandait à ma mère de bien s'occuper du petit dernier.

À la mort de ma mère, il fut impossible de retrouver cette carte que j'avais relue si souvent et que j'aurais voulu conserver à mon tour. C'était

comme si j'avais perdu mon père une seconde fois. Rien ne restait plus désormais, même plus cette seule carte qui n'avait pas été écrite de sa main.

Après la guerre arrive l'acte de décès d'Auschwitz. D'autres déportés reviennent. Un Yom Kippour, à la synagogue, l'un d'eux prétend avoir connu mon père à Auschwitz. Il y aurait survécu un an. Un boucher juif, devenu kapo (revenu du camp de la mort, il a rouvert boutique rue des Rosiers) l'aurait abattu à coups de pioche et enterré vivant, un jour où il aurait refusé de travailler. C'était un shabbat : il ne faisait aucun mal, aurait-il dit, il priait seulement Dieu pour eux tous, victimes et bourreaux.

Pour cela, avec tant d'autres, mon père subit cette violence infinie : mourir à Auschwitz, ce lieu où ne pouvait, où ne devait être respecté aucun Repos.

TABLE

Rue Ordener, rue Labat

I. Stylo	11
II. 16 juillet 42	13
III. Mourir à Auschwitz	17
IV. Zigzag	19
V. Fêtes et interdits	21
VI. Madame Fagnard	25
VII. Merville	31
VIII. Séparations	33
IX. Errances	35
X. Scellés	39
XI. Rue Notre-Dame-des-Champs	41
XII. Métamorphose	45
XIII. La fête des Mères	51
XIV. Éducation	53
XV. L'Haÿ-les-Roses	57
XVI. Paravent	61
XVII. Libérations	63
XVIII. Les deux mères de Léonard	67
XIX. <i>Une femme disparaît</i>	69
XX. Idylle	71
XXI. Fuite	75
XXII. L'hôpital	79
XXIII. Hendaye – Moissac – impasse Langlois	83

Autobiogravures
Fragments autobiographiques

I. « Ma vie » et la psychanalyse	91
II. Tombeau pour un nom propre	95
III. Sacrée nourriture	99
IV. Cauchemar	103
v. <i>Shoah</i> (ou la Dis-Grâce)	111
<i>Dessin</i> : « <i>L'autisme ou la mort</i> »	115
VI. Mon père	117
VII. Un battu imbattable	121
VIII. Mort immortel	133
<i>Dessin sans titre</i>	135
IX. Un autre Moïse, ou la force de la loi	137
x. Angoisse et catharsis	173
<i>Dessin sans titre</i>	181

Suppléments rhapsodiques

XI. L'écriture et le divan	185
XII. Aurais-je pu écrire sans devenir moi-même un enfant...?	191

•

En après-texte
par Isabelle Ullern

Notes sur <i>Rue Ordener, rue Labat</i>	201
Photographies et lettres d'archives	223
Notes sur <i>Autobiogravures</i>	229